Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 77 (1968)
Heft: 1

Artikel: Dans une grotte, à Amara...
Autor: Schneider, Franz
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683053

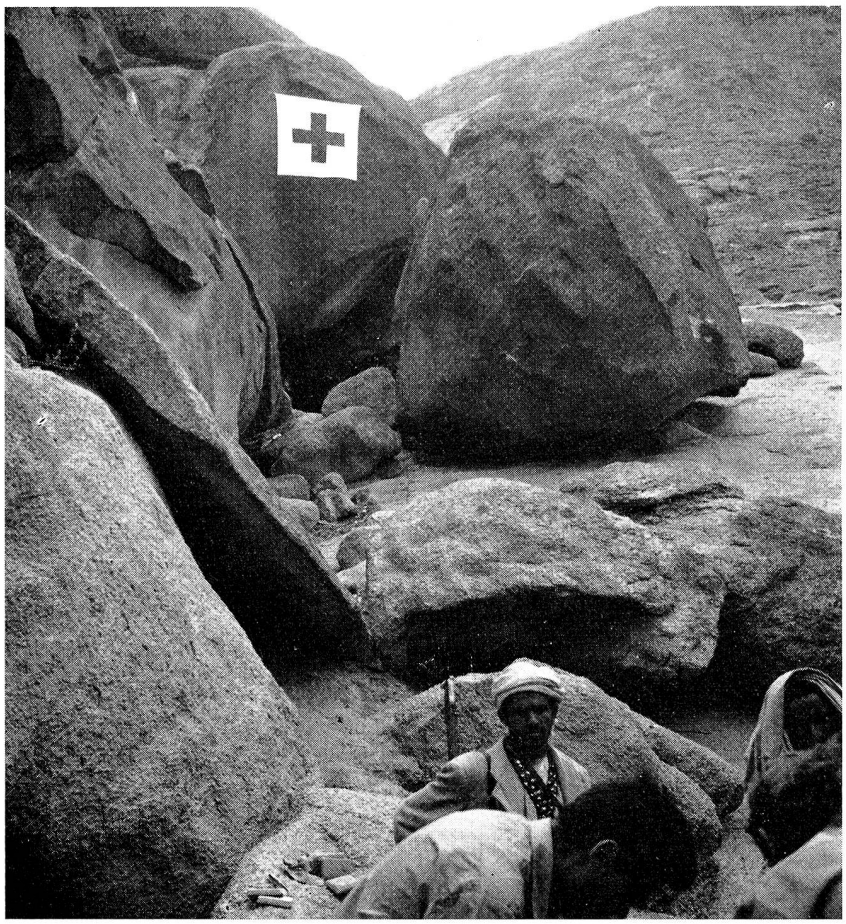
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

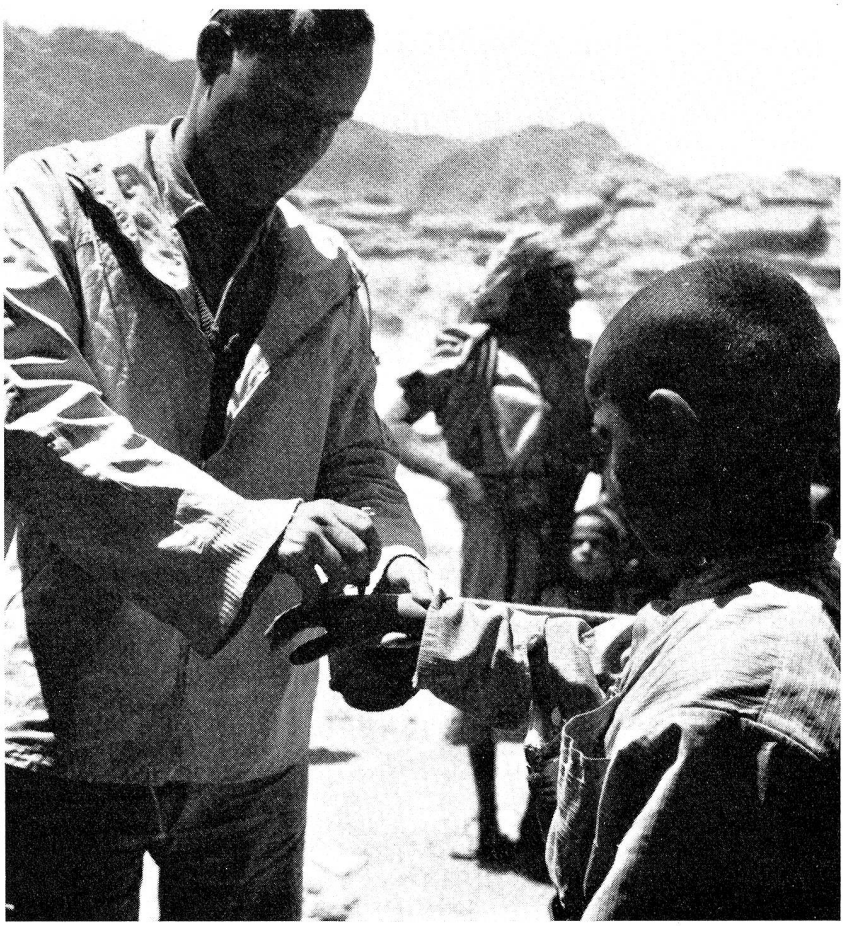


Dans une grotte, à Amara...

Adaptation française d'un article de Franz Schneider, infirmier

A la mi-octobre, la Croix-Rouge suisse, agissant pour le compte du Comité international de la Croix-Rouge, a délégué au Yémen, pour une durée de trois mois, une nouvelle équipe médicale composée de dix médecins et d'infirmiers dont la tâche consiste à donner des soins à des civils et blessés de guerre de divers villages se trouvant en territoire royaliste.
Rappelons qu'après avoir exploité à Uqd, dès décembre 1962 et pendant 33 mois, un hôpital de campagne, le CICR avait interrompu son œuvre au Yémen à fin octobre 1965.
Dans le courant de 1966, à la suite de la reprise de la guerre civile entre Royalistes et Républicains, le CICR décida d'apporter à nouveau une aide médicale à des blessés de guerre et des civils, par le truchement d'équipes médicales mobiles dont les membres sont recrutés par la Croix-Rouge suisse (voir Revue « La Croix-Rouge suisse » nº 5/15. 7. 1967).

Nous reproduisons ci-dessous un résumé des impressions rapportées du Yémen par un infirmier suisse, à l'issue d'une mission de six mois.
Notre équipe est composée d'un médecin, de deux étudiants en médecine et de trois infirmiers. A notre arrivée à l'aéroport de Jeddah, nous sommes accueillis par le délégué du Comité international de la Croix-Rouge. C'est le mois d'août, la température accuse 55 ° Celsius et le degré d'humidité de l'air s'élève à 94 %. Nous avons l'impression d'être plongés dans une sauna.
Deux jours plus tard, nantis d'instructions concernant la tâche qui nous attend, nous continuons notre voyage jusqu'à Najran, la ville la plus au sud d'Arabie saoudite. Dans la maison mise à notre disposition, nous trouvons encore des tentes, des médicaments, des lits de camp et le Clinobox provenant de l'ancien hôpital de campagne d'Uqd.
Najran: une oasis de 15 km de long entourée de petites montagnes. Sa population de quelque 7000 habitants est composée d'Arabes saoudites et de Yéménites. L'on y trouve encore quelques Noirs dont les ancêtres ont été implantés dans la région à l'époque du commerce des esclaves. Le pays est d'une beauté féerique; les maisons faites de boue séchée sont richement décorées. Nous sommes reçus avec une cordialité extrême. L'emblème de la Croix-Rouge est désormais connu de chacun: l'hôpital d'Uqd a répandu tant de bienfaits! Tant de malades et de blessés y ont été soignés, opérés, guéris!
Deux jours plus tard, nous nous mettons en route avec un camion. Nous faisons une brève escale à Uqd où seuls sont demeurés une pauvre auberge et un cimetière. La plupart des voyageurs qui se rendent d'Arabie saoudite au Yémen passent par Uqd d'où ils poursuivent leur route en groupe; par crainte des attaques des Bédouins, en effet, les camions — les seuls véhicules qui peuvent pratiquement traverser cette région sauvage — roulent en colonne de deux à quatre voitures à travers le désert du Jauf. Dans une grotte située dans les rochers qui surplombent Uqd, nous rencontrons un «médecin» yéménite, soit un ancien infirmier de l'hôpital Croix-Rouge. C'est là qu'il donne ses consultations. L'ordre et la propreté qui règnent ici fournissent la preuve de la formation helvétique qu'il a subie!
Au Yémen, l'on trouve d'assez nombreux «médecins» de ce genre. Ils cautérisent et nettoyent les plaies à l'aide de fil de fer, de canifs ou de clous. Au patient qui souffre de maux de tête, ils brûlent la partie douloureuse. Nous verrons fréquemment les cicatrices laissées par ces traitements.
De Uqd, nous poursuivons notre route en direction du sud. Après deux heures de trajet, nous atteignons Amara, un fort militaire où un millier de soldats venus des montagnes se sont groupés. Le Prince Hassan Ibn Hussein nous souhaite la bienvenue et nous invite à entrer dans une grotte: son quartier général.
Le lendemain matin, notre équipe se scinde en deux groupes: alors que le médecin, les deux candidats médecins et un infirmier vont faire quelques visites de malades aux alentours d'Amara, je demeure sur place avec mon collègue infirmier pour y soigner des soldats. Nous tentons aussi d'apprendre dans quelle partie du Jauf notre aide serait la plus utile. Au bout de trois jours nous quittons Amara, emportant avec nous une malle emplie de médicaments et de matériel de pansement. Nous sommes accompagnés d'un interprète qui a travaillé à l'hôpital d'Uqd et ne parle pas trop mal le dialecte suisse allemand. La région n'a pas de secrets pour lui. Nous roulons sur les pistes. Soudain, Mohamed, notre chauffeur, arrête sa voiture. Il en descend, ramasse une poignée de sable qu'il jette en l'air: c'est qu'il doit se rendre compte ainsi de la direction du vent. Peu après minuit, nous atteignons El Hasm. Au village, personne ne dort. A peine descendus de voiture, nous sommes



Du 1er août 1966 au 31 décembre 1967, six équipes fortes en moyenne de dix personnes sont successivement apporté leur concours à cette action d'entraide internationale.

entourés par un cercle de curieux. En signe de bienvenue, un habitant nous offre une boîte de conserve d'ananas!

Le chef de la communauté nous demande d'aller voir un garçonnet gravement malade. La scène qui nous attend nous impressionne fortement. Un enfant d'une année, emmaillotté dans un linge sale est couché sur une peau de chameau. Depuis plusieurs jours, il est atteint du typhus et lutte contre la mort. Il est si décharné que sous la peau nous voyons ses intestins bouger. Un «médecin» yéménite presse l'œil droit du petit malade qui malgré tous nos efforts mourra le lendemain matin.

Pendant toute la journée, nous soignons d'innombrables malades, parmi lesquels plusieurs Bédouins qui vivent sous tentes dans les environs d'El Hasm.

La deuxième étape de notre voyage: Boja. Nous sommes invités à souper par une notoriété du village. Au milieu du repas, un messager vient annoncer que 60 membres d'une tribu voisine sont atteints de typhus; 7 d'entre-eux sont déjà morts. Cette nouvelle nous rend soucieux, car nous n'avons pas les médicaments nécessaires sur nous. Nous partons sans retard. Après une marche d'une heure à travers une région aride, nous arrivons au village de Bédouins. Mais quoi? Pas un seul cas de typhus! Le chef du village a usé de ce stratagème pour nous obliger à venir sur place contrôler l'état de santé général des membres de sa tribu. Puisque nous y sommes, force nous est d'obtempérer! Dans les tentes, nous trouvons une effroyable saleté. Hommes et bêtes vivent côte à côte. Les femmes sont toutes voilées. L'eau, ce bien précieux, est amené de Boja dans de vieux bidons de benzine. Vu sa rareté, on ne l'utilise que pour étancher la soif des hommes et abreuver les animaux. Il n'est pas question d'en faire usage pour la toilette corporelle à l'exception des ablutions que seuls toutefois les hommes pratiquent et ceci non par souci de propreté mais pour des raisons religieuses.

Une femme se plaint de maux de tête. En tremblant et seulement après que son mari lui en eût donné l'ordre, elle se découvre. Sa tête est d'une saleté repoussante, couverte de feuilles d'arbre desséchées. Nous visitons quelque 30 personnes. Ici un furoncle à ouvrir, là un pansement à poser. Malgré la tromperie dont nous avons été dupes, notre déplacement n'aura pas été tout à fait inutile! Satisfaits, nous rentrons à Boja, où nous demeurerons pendant deux jours, pour y soigner les soldats stationnés dans les grottes de la montagne. El Hanger et El Hadschlah: deux autres fortins militaires qui seront aussi les deux dernières étapes de notre voyage avant notre retour à Najran où les autres membres de l'équipe nous attendent déjà.

Suivant les instructions du délégué du Comité international de la Croix-Rouge, un candidat en médecine et deux infirmiers se rendent à Amara, tandis que le reste de l'équipe demeure stationnée à El Hasm. Je fais partie du premier groupe. Nous nous installons dans une grotte formée de deux gros rochers se jouxtant. S'étendant sur 18 mètres de profondeur et 5 mètres de largeur, cette grotte est suffisamment vaste pour nous servir tout à la fois de policlinique, de cuisine, de salle à manger et de dortoir. Tout à côté, une autre petite grotte adjacente devrait nous servir d'abri en cas de bombardement éventuel. L'existence de notre policlinique est bien vite connue à la ronde. Chaque jour, 90 à 100 patients se présentent aux consultations. Beaucoup, certes, ne sont aucunement malades, viennent en curieux, désirent des pilules. Mais par contre l'on nous amène aussi des malades graves atteints de tuberculose, de typhus, de plaies infectées. Peu de blessures de guerre par contre; Abdula Hussein, notre interprète noir, descendant d'anciens esclaves, a également pour tâche d'éliminer les simples curieux de la consultation et d'assurer le ravitaillement en eau qui, ici aussi,

doit être apportée de loin. Les premiers jours, notre cuisinier ne nous gâte guère: préparer le thé, ses talents s'arrêtaient là! Mais dans trois mois, il saura cuire des pâtes, de la viande et de la soupe. Il nous prête aussi la main à la policlinique. Notre garde de corps est composée de 11 soldats armés qui jour et nuit, à tour de rôle, veillent sur notre sécurité et mettent les voleurs possibles en garde. De la farine et du riz: la seule nourriture à laquelle ils ont droit comme tous les autres soldats. Eux nous gardent et nous nous leur fournissons en compensation des vivres prélevés sur nos propres réserves alimentaires.
Un jour, l'on nous amène un homme gravement atteint de tuberculose. Son frère qui l'accompagne nous demande de le garder lui aussi car il désire s'occuper du malade. Il installe un camp à proximité de notre grotte et nous mettons un lit à la disposition du malade, qui nous regarde de ses yeux tristes où se lit l'angoisse de mourir. Trop faible pour parler. Nous mettrons tout en œuvre pour le soigner, le sauver. Lorsque nous quitterons le Yémen, nous apprendrons que son état de santé est assez bon pour entreprendre déjà des excursions de 2 kilomètres!
A trois reprises, notre grotte sera attaquée après la tombée de la nuit. Nous ne saurons jamais par qui ni pourquoi. La dernière fois, soit le 11 octobre 1966, les balles tomberont à 50 mètres. Le lendemain nous «fermons» la policlinique et partons pour Najran, qui quelques jours plus tard sera bombardée par des avions égyptiens. Nous cherchons à déposer nos médicaments et notre matériel en sûreté et repartons pour Amara où nous nous mettons à la recherche d'une grotte mieux située que la première. Notre garde de corps est renforcée par cinq hommes supplémentaires. Et nous poursuivons notre travail.
Le 5 février 1967, nous accueillons la nouvelle équipe suisse qui doit assurer notre relève et le 12 février nous quittons définitivement Amara.

Les Suisses de Florence

Georges Bernouilli

Ainsi que nous l'avons signalé déjà dans les divers comptes rendus de notre œuvre d'entraide aux victimes des inondations italiennes de novembre 1966, nous nous devions de songer également à ceux de nos compatriotes qui figuraient au nombre des sinistrés. Une part des fonds dont nous disposions pour cette action particulière, soit en l'occurrence Fr. 500 000.— leur fut réservée. A Florence, notamment, où la colonie helvétique compte environ 1700 personnes, 80 familles ont ainsi bénéficié d'une aide tangible. Rappelant cette phase de notre action, il nous paraît intéressant de reproduire ci-dessous un article dû à la plume du Pasteur Georges Bernouilli, de Lugano, et dont la rédaction originale en italien est intitulée «Gli Svizzeri di Firenze... vi giunsero per primi i buzzurri».

Selon les «*on dit*» le mot «*Buzzurro*» dériverait de la parole allemande «*putzer*». Il devint le nom des marchands de marrons tessinois qui s'établirent à Florence au XVIIIe siècle. Ce ne furent certes pas les seuls ni les premiers Suisses qui émigrèrent en Toscane, les «*Buzzurri*» ayant été probablement précédés des portefaix. Mais ces Buzzurri sont certainement les plus connus, les plus originaux aussi. Voici ce qu'en disait à l'époque un Florentin: «*simples, bonasses, parfaitement bien élevés, toujours souriants. De bons montagnards aux gros souliers mais à l'esprit fin et léger comme l'air qu'ils respirent sur les cimes neigeuses. Ils savent distinguer le bon grain de l'ivraie; ils s'adaptent à l'ambiance qui les entoure désormais, sachant en fait que les Florentins les ont en amitié*».
Ces «*Buzzurri*», vers la mi-octobre, descendaient de leurs villages tessinois pour exercer, à Florence, «*leur*